

## CHAPITRE 3 – CAP NORD.

L'horizon n'existe plus. Nous sommes au-dessus des nuages et un faisceau de lumière éclaire la falaise. La mer est un miroir doré et les montagnes au loin dessinent un paysage surnaturel. Nous sommes au *Cap Nord* et la chance nous sourit, le ciel est dégagé. Ce n'est pas toujours le cas. Le vent souffle en bourrasques et mes yeux piquent. Je ne vois plus rien. Sur mes lèvres gercées j'ai le goût d'un baiser, un baiser volé au détour de l'escalier qui sépare les cabines des passagers de celles de l'équipage. Et à cet endroit mon ange a disparu comme il le fera toujours, j'y suis déjà habituée.

« Demain matin je te ferai le meilleur café du monde et le déposerai devant la porte de ta cabine. Bonne nuit. Je ne veux pas d'une aventure d'un soir... Je te veux, toi, pour la vie. »

Nous avons discuté jusqu'à quatre heures du matin sur le pont soleil, sous les étoiles et dans le ronronnement puissant des moteurs. Le froid n'avait plus de prise sur moi. Mon ange était à mes côtés et je l'écoutais parler. Il parlait sans s'arrêter. Je découvrais petit à petit qui il était et ce qu'il faisait depuis plus de vingt ans sur ces paquebots qui traversent les océans de Seattle à Hawaï et de Hawaï à Sydney. Puis il m'a montré des dizaines de photos : lui devant un hydroglisseur en Alaska, lui au terminal d'Osaka, lui encore tenant un bébé kangourou sur les genoux... Cigarette sur cigarette, vodka après vodka, ses propos affluaient, sans chronologie, sans structure. Un moment il voulait abandonner sa vie de marin pour construire une vie à deux sur terre, et la minute suivante il m'affirmait que la

vie en mer était son unique raison de vivre. La vodka m'était très vite montée à la tête et mes paupières tombaient de fatigue. Il fallait que je dorme.

– Ivan, il faut que j'y aille. Pardonne-moi, je souhaiterais rester plus longtemps avec toi ici mais j'ai la tête qui tourne et il est quatre heures du matin.

– Je comprends Maddy, allons-y, je t'accompagne jusqu'à ta cabine et puis je disparaîtrai...

– Ah ! tu peux faire cela toi, disparaître ? dis-je avec un grand sourire lourd de sous-entendus.

Peut-être n'avait-il pas compris ce que je voulais dire. En tout cas c'est ce qu'il fit à nouveau : il disparut. De retour dans ma cabine, je m'affalai sur le lit sans prendre la peine de me déshabiller et je m'endormis instantanément. À sept heures trente du matin on frappa à ma porte. À peine éveillée, j'enfilai un lainage, ça c'est quand on oublie d'éteindre l'air conditionné avant de s'endormir, et j'ouvris la porte. Personne, je regardai à gauche, à droite... en bas... et je découvris un cappuccino fumant dans un gobelet en carton à même le sol. Deux sucres sur une assiette et une cuillère. Apercevant Ray au bout du couloir, je lui fis signe. Aussitôt il s'approcha.

– C'est pour vous Ma'am. Il est encore chaud. Ses petits yeux me scrutaient. Il ne dit plus rien, puis lança : c'est Monsieur Ivan qui m'a demandé de vous l'apporter.

– Ah bon ! dis-je faisant comme si je n'étais pas au courant. Vous lui direz merci de ma part Ray.

– Good day for you, Ma'am... bonne journée !

Je refermai la porte de ma cabine emportant le café encore bouillant. C'est vrai qu'il était bon ! C'est vrai que c'était le meilleur café que j'aie jamais bu.



Dehors, le ciel s'est couvert et le vent souffle de plus en plus fort. Les passagers se ruent dans le magasin de souvenirs et c'est la fête

aux cadeaux. Il y en a pour tous les goûts. Des plaids, des écharpes, des bottes en fourrure et des articles de Noël... Séduite par un oursin blanc en peluche, je ne peux absolument pas résister et je kidnappe aussi le petit renne au nez rouge qui le regarde avec ses grands yeux étonnés. Ce sera pour Angun... Elle les offrira à ces deux petites filles. Je craque également pour une paire de gants bordés de fourrure.

– Tout le monde aux autocars ! bus 1 avec moi, bus 2 avec Peter. Mon groupe est ponctuel. Nous devons encore nous rendre au camp Sami, où nous pourrions admirer l'artisanat lapon. Je m'assieds à côté du conducteur comme d'habitude. Au retour de cette excursion aucun commentaire n'est nécessaire. Dès lors, paisiblement, j'enfonçe les écouteurs de mon iPod dans mes oreilles.

*"I don't need this love... when it hurts so much... I don't need this love... losing hope when there is no way out..."* (Alex Hepburn)

*« Je n'ai pas besoin de cet amour... lorsqu'il fait si mal... Je n'ai pas besoin de cet amour... qui fait perdre espoir, lorsqu'il n'y a aucune façon d'en sortir. »*

L'autocar roule doucement car le brouillard est dense. Il est près de vingt et une heures et il fait clair comme en plein jour. À droite, une famille de rennes gambade non loin de la route. Le chauffeur est très prudent et nous signale la raison pour laquelle il ralentit. Aussitôt les appareils photo fusent de toutes parts. On s'exclame : « Oh ! le petit ! il est trop mignon... » Mon I-pod grésille :

*« Un jour je serai de retour près de toi, un jour je ferai tout pour être avec toi, je prie fort pour que tu veuilles de moi. »*

C'est *Indochine*, mon groupe préféré. L'arrêt est pour bientôt. Le campement Sami est déjà visible et les passagers sont excités à l'idée de voir de vrais Lapons au milieu de nulle part. Nous nous arrêtons une vingtaine de minutes. Chacun, chacune veut sa photo avec le Sami et son renne et je m'improvise photographe d'un soir. On essaie un bonnet, on hésite entre la poupée qui dit oui et la poupée

qui dit non. Et on prend les deux, on ne reviendra sûrement plus, il faut en profiter. Le chauffeur nous fait signe qu'il est temps de repartir. Ravis de leur soirée mes passagers sont prêts à poursuivre l'aventure. Tous les passagers reprennent leur place dans l'autocar. Dans une dizaine de minutes nous serons à bord du *Discover 1*.



Dans le salon-bar, il n'y a pas âme qui vive. Tout le monde est sur le pont et profite du soleil de minuit. C'est un spectacle merveilleux. Dans la peau d'Alice, je cherche mon *Chat Cheshire* mais sans doute fait-il trop clair pour qu'il se montre. Un buffet barbecue nous attend. Un verre de vin chaud n'est pas de refus. L'orchestre se met en place. Tom va chanter. Deux coups de batterie annoncent le début du show. Il m'a promis de chanter en français :

*« L'amour est le pire des fléaux. Il change l'allure, truque les mots.  
L'amour fait tous les sales boulots, jette les impurs dans les cachots,  
Brise les princesses dans les châteaux »*

Tom interprète Céline Dion un peu pour me faire plaisir. Je l'écoute avec attention.

*« Mais qui peut dire, qui peut faire comme s'il n'en voulait pas ? »*

Cette voix, je la connais. Je sens le sol se dérober sous mes pas. Comment fait-il pour toujours être là quand on ne l'attend pas et ne pas être là quand on l'attend.

– Moi je crois que je n'en veux pas. J'ai quelqu'un vous savez.

Tiens je le vouvoie à présent.

– Moi je n'ai personne et je t'attendais.

– Je ne sais pas, tout se passe si vite. Ce n'est pas mon genre de partir avec le premier venu.

– Je ne suis pas le premier venu, je suis Ivan et je sais que tu es la femme de ma vie. C'est évident, tout est conforme.

– Conforme ?? Conforme à quoi ? Vous avez des critères ?

Je fais volte-face. Non mais pour qui se prend-il celui-là.

– Chère Maddy, pourriez-vous me faire le plaisir d'ôter vos lunettes

un court instant que je puisse enfin voir les jolis yeux qui se cachent derrière ces grands hublots. Pourquoi ne portez-vous pas des lentilles de contact ?

Et en plus il se permet de critiquer mes lunettes. Son humour ne me plaît guère. La réplique est cinglante :

– Désolée, c’est ainsi, je ne supporte pas les corps étrangers !

Jean-Pierre a entendu ma réponse et éclate de rire.

– Ah ça ! la réplique qui tue ! Elle est bonne celle-là Maddy. Je me régale. Cassé l’officier ! murmure mon collègue entre ses lèvres.

Mais l’officier ne réagit pas. Rien ne semble le déstabiliser. Que du contraire, il retire mes lunettes délicatement et les dépose sur le comptoir à côté d’une carafe d’eau.

– Hé ! mais je n’y vois plus rien là !

– Suis-moi, je les emporte avec moi, n’aie pas peur.

Mais c’est un jeu ou quoi ? Si je réfléchis je lui dis d’aller se faire voir, si je ne réfléchis pas je lui emboîte le pas... Je ne réfléchis pas.

– Pas trop vite, je suis vraiment miraud...

Il rit et son rire est contagieux.

– Prends ma main et ne me lâche surtout pas.

Sa main est chaude, sèche et sincère. Je sens que je ne la lâcherai plus jamais cette main-là. Dorénavant elle est à moi. Elle me plaît. Je sens sa chaleur envahir mon corps, c’est troublant. Nous voici tout à l’avant du navire. Je m’agrippe au parapet. Sans mes lunettes je me sens comme une petite fille abandonnée.

– Je suis là, no stress. Je serai toujours là.

Il repousse la mèche rebelle collée à ma joue et dessine *un je ne sais quoi* à la commissure de mes lèvres.

– Je pense que nous devrions partir d’ici, on pourrait nous voir, dis-je.

– On devra nous voir. Le monde entier devra nous voir...

– Euh, je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée. Nous sommes en service là, vous et moi. S’il vous plaît allons-y mainte...

*En mer, tout est possible*

Pas le temps de finir ma phrase. Me voici plaquée contre lui, son bras gauche autour de ma taille et ses yeux, ses fameux yeux qui me transpercent.

– Dans deux jours tu es partie. La croisière est terminée. Je ne sais rien de toi et si je n’ai rien de toi je ne pourrai pas survivre.

– Je ne veux pas d’aventure Ivan.

– Moi non plus Maddy, je te l’ai dit déjà.

– Alors que veux-tu que je te donne ?

– I want commitment...